Marcel Strub : Fribourg : ville d'art et de tradition

Autor(en): **Reynold, Gonzaque de**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France**

Band (Jahr): **5 (1959)**

Heft 10

PDF erstellt am: **30.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-849242

Nutzungsbedingungen

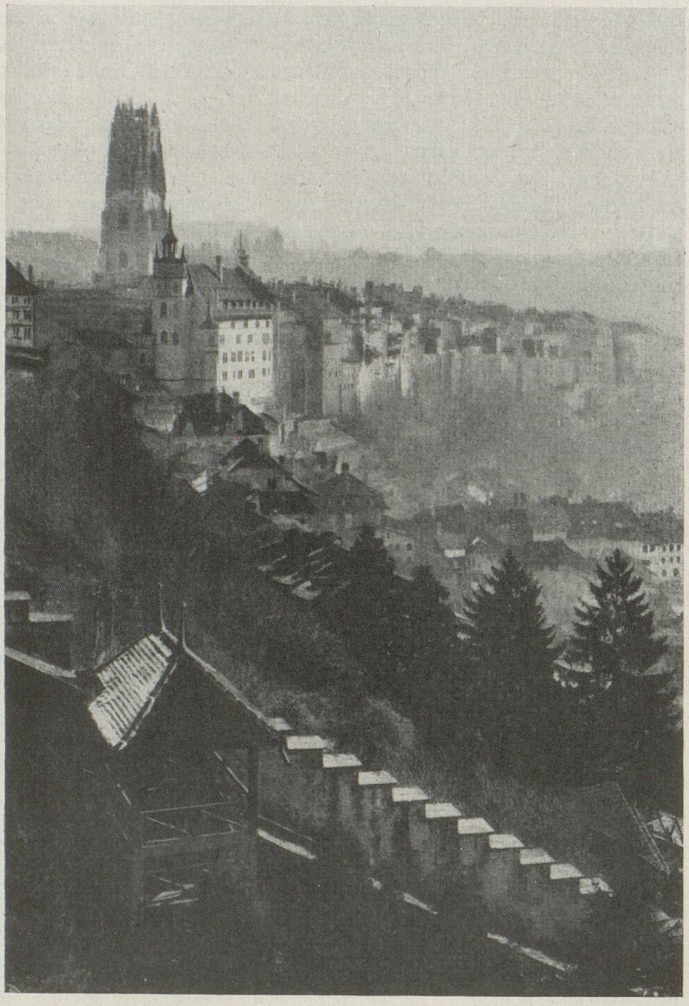
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch



Fribourg vue de l'Ouest ;
au premier plan, le rempart du funiculaire.

MARCEL STRUB

FRIBOURG

VILLE D'ART ET DE TRADITION

Éditions Générales - Genève

PREFACE

En donnant à l'ouvrage que j'ai l'honneur de préfacer le titre : **Fribourg, ville d'art et de tradition,** mon ami Marcel Strub savait ce qu'il voulait dire.

Tradition n'est point immobilité, mais mouvement ; tradition n'est point routine, mais progrès. A son tour, progrès précise mouvement dans le sens d'une marche qui produit et crée en avançant. La tradition est donc une marche en avant, mais selon une direction constante. C'est pour cela qu'elle est créatrice d'art.

Fribourg en est la preuve. Au moins jusqu'à ce jour, car si elle se développait sans créer et même en détruisant, si elle rompait avec sa tradition, elle ne serait plus en progrès, elle serait en régression. Elle cesserait d'être une ville d'art ; elle abdiquerait sa personnalité ; elle perdrait sa raison d'être ; elle serait une agglomération ; elle ne serait plus qu'une cité.

Je suis heureux que le bon éditeur Laederer, à qui nous devons notamment les révélations de Saint-Ursanne, Porrentruy et Délémont, se soit adressé, pour Fribourg, à Marcel Strub. C'est que Strub possède deux qualités indispensables pour comprendre et faire comprendre Fribourg ; la connaissance, jusque dans les petits détails, de la ville et ce qu'elle contient ; la connaissance plus vaste de ce que j'appelle la toile de fond : l'histoire de l'art. Ce n'est qu'en plaçant Fribourg devant cette toile de fond, c'est-à-dire en interprétant Fribourg par l'histoire de l'art, que l'on peut apprécier la signification et la valeur du trésor fribourgeois. Le local, en effet, n'est que le reflet de l'européen auquel il se rattache en le particularisant. Ainsi, un fragment de miroir suffit à refléter tout le soleil.

L'histoire politique de Fribourg nous donne le même enseignement. Fribourg est née avant la Suisse : c'est une évidence, mais il y a des gens qui semblent incapables de s'en rendre compte. La Suisse elle-même n'a rien d'une information spontanée, elle est simplement une formation qui a réussi et qui a duré, une formation dans laquelle Fribourg n'est entrée que trois bons siècles après sa fondation.

Fribourg, comme la Suisse, est née dans le Saint-Empire. J'ai soin d'écrire, non le Saint-Empire romain germanique, car cette formule est tardive et ne fut jamais officielle, mais le Saint-Empire romain. On voyait en lui, en effet, la restauration de **l'imperium romanum** de Constantin et d'Auguste : **Renovatio imperii.**

Le Saint-Empire possédait un caractère universel. Il devait s'étendre avec l'Eglise au monde entier ; c'est pourquoi l'empereur recevait au sacre, des mains du pape, le **dominium mundi.** Là où était l'Eglise, là devait être l'Empire. Ce mot ne désigne pas une souveraineté territoriale de vaste étendue, mais une magistrature suprême. L'empereur était le chef temporel de la chrétienté, dont le pape était le chef spirituel. En tant que tel, il ne devait posséder aucun territoire. Des territoires, il en possédait en tant que roi ; roi de Germanie, roi d'Italie et roi de Bourgogne. Mais, comme empereur, il était au-dessus des rois.

Dans la société féodale, l'empereur était au sommet de la pyramide. Il était la source du droit et le détenteur des libertés. C'est la raison pour laquelle les petites communautés urbaines ou paysannes tenaient à dépendre immédiatement de l'empereur, car cette immédiateté les soustrayait à la domination des grands dynastes. Elle était, en pratique, l'indépendance.

Le Saint-Empire était un monde et il était le monde des libertés. Faible à son faîte, il était fort à sa base. Lorsque le pouvoir impérial était en carence comme durant ce grand interrègne que les chroniqueurs appellent, avec une sorte d'angoisse, « le terrible temps sans

L'Eglise de l'Hôpital des Bourgeois

empereur », les grands dynastes en profitaient pour se tailler, dans le corps de l'Empire, des puissances territoriales. Ceux que cette politique menaçait étaient d'abord les bourgeois, les paysans libres, puis les petits nobles et encore les ministériaux, ces non-libres en train d'accéder à la liberté, grâce à leur fortune, et enfin, les chevaliers, qui n'étaient pas nécessairement des libres. Que faisait alors ce petit monde pour se défendre d'être absorbé par les grands dynastes ? Il se coagulait en formant des ligues, des confédérations. Telle est l'origine de la Suisse.

L'alliance des trois Waldstaetten n'aurait été sans doute qu'un phénomène passager si elle n'avait attiré à soi les villes. Une communauté peut naître dans les montagnes ; pour qu'elle puisse grandir et devenir un Etat, il faut qu'elle en sorte.

Les trois Waldstaetten se rattachaient au monde des villes par la route du Saint-Gothard. Fribourg s'y rattachait par la Sarine.

Le monde des villes était à la fois un monde dispersé et relié : imaginez un collier à multiples rangs, étalé sur l'Europe comme sur le velours d'un écrin.

L'axe de ce monde urbain était le Rhin, que l'on peut appeler l'avenue des villes. Cet axe partait d'une grande place donnant largement sur la mer : les Pays-Bas. Il aboutissait à une autre place, celle de nos villes suisses. Par les cols des Alpes, ces dernières communiquaient comme par autant de portes avec une autre grand-place, celle de l'Italie septentrionale, Milan au centre, entre les deux ports de Gênes et de Venise, celui-là sur la mer Tyrrhénienne, celui-ci sur l'Adriatique.

Le système se complétait à l'Ouest par la grand-place de Champagne, une foire permanente, qui passait de ville en ville et par les « chemins qui marchent » de la

Place Notre-Dame

La fontaine de la Fidélité, place de la Balme

Meuse, de la Moselle, de la Saône et du Rhône. Tout ce réseau fluvial permettait au trafic d'éviter l'obstacle des Alpes, jusqu'au jour où l'on s'aperçut qu'il était, grâce à ses cols, ouvert aux marchands et aux marchandises.

A l'Est, le système se complétait par la grande voie danubienne. Les Romains l'avaient reliée à celle du Rhin. Ainsi, le Nord de l'Europe pouvait communiquer avec l'Orient. Mais le Danube n'était une avenue des villes que jusqu'à Vienne, Après, les centres se faisaient rares et l'on traversait les pays dangereux.

Tel était l'aspect du monde urbain auquel Berthold IV avait eu soin de rattacher sa ville pour qu'elle eût un avenir économique ; toute ville suppose un marché.

C'est encore dans le monde des villes, et grâce à ce monde, que Fribourg connut la prospérité et même la richesse. Ce fut bref : le XVe siècle, et pas jusqu'au bout.

Lorsque la robe sans couture qu'était la chrétienté fut déchirée par la scission religieuse, le monde changea. A la place de l'Europe unie, on vit apparaître les Nations unies. Cette ère, est-ce qu'elle ne s'achèverait pas aujourd'hui sous nos yeux ?

La scission religieuse ayant partagé la Suisse en deux confédérations hostiles, alors s'ouvrirent pour Fribourg des temps très durs. Elle et son territoire se trouvaient encerclés par la puissante république de Berne qui, non contente d'avoir adopté le protestantisme, se faisait une politique de le propager. Si Fribourg avait accepté ou subi la Réforme, elle n'aurait plus été qu'un baillage bernois. Son indépendance était en fonction de sa foi. Comment put-elle tenir et finalement vaincre ?

L'essentiel, c'est qu'elle trouva les hommes nécessaires, les apôtres et les chefs. Mais elle avait aussi besoin d'un gouvernement fort. Ce régime nouveau et même révolutionnaire, qui eut à liquider la féodalité sans tou-

tefois y réussir complètement, ce régime que l'on appelle, non sans quelque sottise, l'ancien régime, prit à Fribourg, comme dans les autres villes suisses, la forme d'un patriarcat. Son œuvre fut de transformer la Fribourg encore médiévale en un Etat. Mais la cohésion politique ne suffisait pas encore ; les réformes intérieures étaient urgentes, et c'étaient des réformes morales et religieuses. Elles exigeaient une foi plus solide, instruite, éclairée. C'est alors que Fribourg trouva sa vocation véritable, celle d'être une ville d'études. Elle n'abandonna point l'art pour cela. Seulement, ce fut un autre art que le gothique et même la Renaissance ; ce fut celui que l'on a tort d'appeler baroque, parce qu'il mérite mieux que cet adjectif à la fois méprisant et ridicule. Je lui donnerai son vrai nom ici : l'art de la renaissance gothique catholique, le **stilo moderno** des artistes italiens.

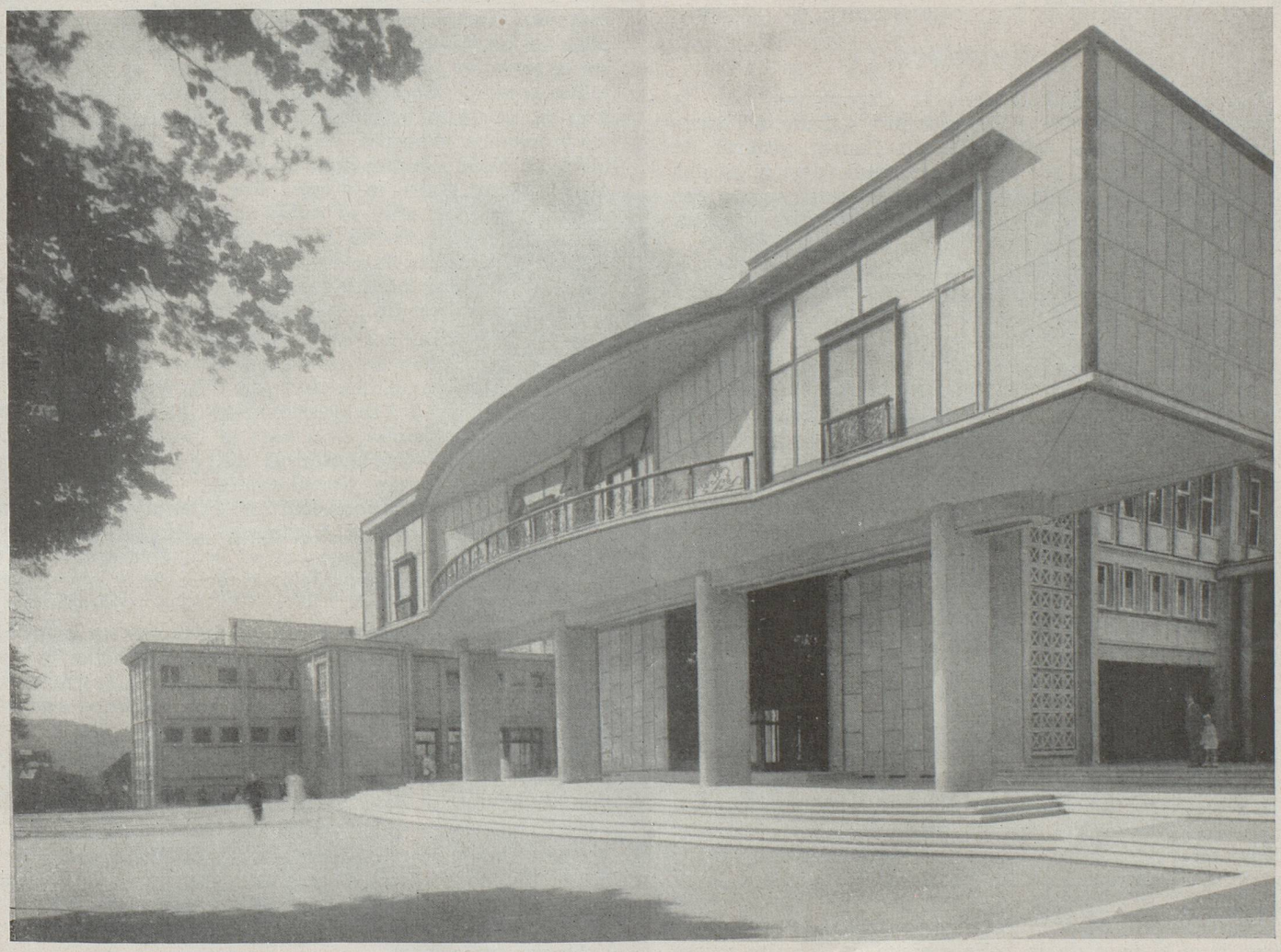
Ainsi, Fribourg se développait selon sa tradition. Elle se développait en créant. Elle avait été une ville de chrétienté ; elle devint un foyer de catholicité. L'Université se profile derrière le Collège Saint-Michel, le Collège de Canisius.

Je viens, d'une façon bien sommaire, de dresser, derrière Fribourg, la toile de fond dont je parlais tout à l'heure. J'espère qu'elle aidera le lecteur à comprendre et surtout à apprécier les belles pages de « Fribourg ville d'art et de tradition ».

(Cressier-sur-Morat, 6-7 avril 1957).

Gonzague DE REYNOLD.

Photographies de Benediktt Rast et Roger Bimpage



Le bâtiment central de l'Université